





GEOANIMAUX

# QUERELLES DE SINGES

*Marcel, ce jeune mâle gélada qui fusille du regard une femelle indocile, sera l'an prochain une des révélations du grand écran. L'équipe de Gérard Vienne et Jean-Yves Collet, qui présentera bientôt un grand film sur les singes du monde entier, s'est prise de passion pour ces primates d'Éthiopie apparentés aux babouins. La vie sociale des géladas apparaît étrangement comparable à la vie politique des humains, avec ses caïds qui s'affrontent, ses alliances et ses trahisons. Comme si les primates avaient inventé bien avant les hommes les comédies et les tragédies du pouvoir.*

## *Une cour volage autour du trône*

Toutes les occasions sont bonnes pour se réchauffer à 3 600 mètres d'altitude. Au soleil couchant, entre deux rixes, un caïd gélada (au centre), reconnaissable à sa cape de longs poils, s'expose aux derniers rayons en compagnie de ses femelles parfois infidèles et de ses enfants turbulents. Les deux sexes ont sur la poitrine une zone de peau nue en forme de sablier qui joue un grand rôle dans les relations sexuelles. La nuit venue, le harem dormira avec son chef dans la falaise située en contrebas.









*Au petit matin, le caïd et son harem quittent le dortoir à la queue leu leu pour aller rejoindre sur le plateau herbeux des hordes de congénères. Ils y côtoient aussi des bergers (ci-dessous) et leurs moutons. Ce harem est sans doute assez jeune, car c'est bien le mâle qui le conduit. Dans les harems plus anciens, les femelles mènent souvent le train, et le mâle s'épuise à les rassembler.*



***Les mieux suivis sont les jeunes despotes***

**A** 3 600 mètres d'altitude, une révolution de palais semble soudain éclater sous nos yeux. Très digne, Tséhai s'est levé sur ses jambes, a bâillé nerveusement et s'est mis à fusiller du regard ses concubines. Ces dames n'ont visiblement guère envie de le suivre. Soudain, il fonce sur elles, en gifle une au hasard qui dévale et fait volte-face en criant. Entre en scène sire Marron, deuxième mâle adulte du groupe, portant sur son dos un chérubin velu de moins de 6 mois : tous deux s'égosillent de concert et font face à Tséhai. Pendant quelques secondes, le chef se tâte, s'assoit, bâille encore, les nerfs en pelote, puis regarde de l'autre côté, l'air détaché. Le bébé velu descend du dos de Marron, mais continue de glapir à plat ventre sur le sol. Son protecteur l'épouille, le toilette un instant, quand survient une femelle. Le petit lui saute sur le dos et se tait aussitôt. Fin de l'incident.

Etait-ce un vaudeville ou un coup d'Etat ? Depuis des semaines que nous essayons d'habituer Tséhai et son clan à notre présence, nous commençons à peine à déchiffrer leurs rapports de pouvoir. Le sexe n'y est jamais loin de la politique. Entrevue à cinquante mètres de distance, cette scène de cohabitation entre deux rivaux est la première où les géladas semblent oublier leur crainte. Ils s'adonnent enfin près de nous à leurs comportements sociaux traditionnels. Depuis les années quatre-vingt, il n'y a plus aucun site d'étude scientifique pour ces superbes babouins des hauts plateaux d'Éthiopie.

Pour tourner son film «Orang-Hutan», qui présente les principaux primates du monde, le cinéaste Gérard Vienne ne peut ici compter sur les services d'un chercheur permanent. A nous, donc, de repérer les décors, les personnages et leurs intrigues. Des jours durant, avec l'aide de la mission vétérinaire française de Debra Zeyt, nous avons écumé les montagnes et les vallées de la province de Choa, qui cerne Addis-Abeba, la capitale. Enfin, grâce à la collaboration du primatologue britannique Mike Harrison, nous avons découvert ce col d'une beauté à couper le souffle, au bout d'une piste qui longe la lèvre occidentale de la vallée du Rift. Derrière nous, les hauts plateaux amharas, doucement vallonnés et régulièrement disséqués d'immenses canyons. A nos pieds, un dénivelé vertigineux, d'environ mille



Par réflexe de peur, un jeune mâle exhibe des crocs dissuadés en retournant sa lèvre.



*Un mâle debout observe une rixe lointaine.*



*Une femelle en rut parée de son collier.*



*Un vieux mâle épouille une de ses concubines; une façon de se l'attacher.*

## ***Un festival de grimaces entoure le pouvoir***

*La vie sociale des géladas est un spectacle qui met en scène la compétition entre mâles. La mimique menaçante d'un courtisan dominé (à gauche) exprime, en fait, sa terreur devant une attaque du caïd. Leur dispute attire l'attention de spectateurs (en haut). Les amours s'affichent aussi. Pour accrocher le regard des mâles, les femelles en chaleur arborent un insolite collier de perles charnues. Le toilettage (ci-dessus) est une activité politique et théâtrale qui vise à créer ou resserrer des liens.*





## Gourmets jusqu'au bout des ongles

*Non, ce petit mouton (ci-dessus) n'a rien à craindre de ses voisins primates. Essentiellement végétariens, les géladas n'attaquent guère que les insectes et larves qu'ils dénichent entre les feuilles de lobélies (à droite). Les adultes croquent parfois aussi le cœur pulpeux de ces campanulacées d'altitude. Lorsque la verdure ou les graines manquent, les singes creusent la terre de leurs ongles puissants pour en extraire des racines.*

cinq cents mètres. Les géladas sont là, paisibles seigneurs des cimes. Les paysans amharas les craignent beaucoup moins que les babouins olives ou hamadryas, croqueurs de chèvres à l'occasion. Les géladas, eux, sont, à quelques petites bêtes près, de purs végétariens. On leur reproche seulement de piller trop volontiers les cultures d'orge. Mais on les tient à l'œil et on les refoule à grands coups de pierres et de... gueule! On ne les chasse guère que dans une région précise où, tous les huit ans, leurs fourrures servent de parures dans une fête religieuse.

A trois cents mètres au sud du col, il y a un mois déjà, nous avons d'abord aperçu deux cents géladas broutant comme un troupeau de moutons. Moutons de Panurge, ils s'enfuient en foule dès que nous les approchons à moins de deux cents mètres, puis disparaissent dans les falaises et les gorges. C'est par

ici qu'il faut filmer, et poser notre camp. A peine installés, voilà qu'un terrible brouillard nous enveloppe. On ne se voit même plus d'une tente à l'autre. Les falaises ont sombré dans cette purée de pois. De lourdes averses glaciales tombent jour et nuit. Les singes s'évanouissent comme des fantômes, dès que l'un d'eux nous aperçoit et pousse son cri d'alarme. Ainsi a commencé notre frileuse approche de voyeurs.

Soudain, le quatrième jour, les falaises resurgissent et resplendissent sous un grand soleil. A la jumelle, nous découvrons qu'elles ne sont nullement plates et régulières, mais plissées comme le soufflet d'un accordéon. Vers 9 heures, elles se mettent à «dégorger» d'incroyables quantités de singes qui avaient dormi, invisibles, dans des replis ou des cavités à l'abri du vent. Aussitôt, quelques membres de l'équipe vont inspecter la falaise nord, les autres



celle de l'est. Nous portons tous systématiquement nos anoraks bleus, nous parlons fort, évitons de regarder les animaux en face et nous asseyons le plus souvent possible. Telle est la tactique convenue pour signaler notre présence et notre identité, puis nous faire adopter sans trop de dégâts. Car il n'est pas possible de filmer incognito la vie des géladas! Ce premier beau matin, nous sommes évidemment accueillis par des cris d'alarme et des débandades éperdues. Seuls quelques individus, surtout des jeunes, nous tolèrent à une



cinquantaine de mètres. A ce stade de familiarité, la structure sociale apparaît, certes, un peu brouillée. Sur la falaise nord, s'ébattent une centaine d'acrobates. Les harems sont mélangés, et une marmaille grouillante joue à se poursuivre et à se bousculer sur un replat gazonné. D'après le nombre de grands mâles, il pourrait y avoir ici six ou sept harems. Le «gang des célibataires» n'a sans doute pas dormi dans le coin. Sinon, on remarquerait aisément ces six ou douze jeunes ambitieux, encore trop timides pour se frot-

ter aux vieux câlins. Tous les matins, à 5 heures, nous sommes prêts au départ. La veille au soir, nous avons repéré les falaises de couchage et choisi celles orientées à l'est, qui seront les mieux éclairées dès l'aurore. Soucieux de leur sécurité, les géladas dorment dans des sites quasi imprenables. Pourtant, à cette altitude, les prédateurs ne sont pas légion. Et quelques sentinelles exhibant leurs puissantes canines suffiraient d'ailleurs à mettre en fuite la panthère, la hyène ou le chacal égarés. Apparentés aux babouins, ces prima-

tes ont comme eux une tête cynomorphe (tête de chien) à la denture impressionnante. Un mâle adulte pèse plus de vingt kilos et se trouve rarement seul. Les deux sexes portent sur la poitrine une étonnante armoirie en forme de sablier, composée de deux cœurs de peau nue opposés par la pointe. Avant la puberté, cette zone est d'un violet sombre. Elle devient rouge rosé chez le mâle. Rose chez la femelle, elle passe au rouge vif au début de la lactation. Lors des chaleurs, elle est parfois gonflée comme un fruit et dans tous les cas

## UN RÉDUIT ENCERCLÉ PAR LES HOMMES

Les géoladas appartiennent au genre *Theropithecus*, qui n'a pas toujours été confiné aux plateaux éthiopiens. Plus de cent mille ans avant notre ère, on en rencon-

trait différentes espèces dans toutes les savanes d'Afrique, de la côte algérienne à l'Afrique du Sud. Ils vivaient dans les savanes de basse ou haute altitude. Or, entre

100 000 et 50 000 avant notre ère, les premiers hommes envahissent petit à petit les savanes du continent. De nombreuses espèces animales de grande taille disparaissent alors. Parmi elles, les *Theropithecus* géants, paisibles herbivores des savanes, ont sans doute été des proies faciles pour les premiers chasseurs, car ils étaient moins rapides que les antilopes. Leur disparition aurait laissé le champ libre aux babouins proprement dits, plus petits, plus opportunistes et plus carnivores. Réfugiés dans les montagnes, les géoladas sont les derniers *Theropithecus*. Dans leur habitat dépourvu d'arbres, ils ont évolué à la manière des hominidés dans les plaines, avec des pieds adaptés à la locomotion sur le sol, des mains préhensiles très précises, un pouce très opposable à la paume. Leur denture et leur musculature faciale rappellent celles des premiers hominidés, qui étaient sans doute comme eux des graminivores, puis seraient devenus chasseurs et techniciens. J.-Y.C.



bordée d'un collier de perles blanches qui monte jusqu'au cou. Ce sont, en fait, des cloques de peau alignées. Ainsi, les belles portent-elles en sautoir le calendrier de leur réceptivité sexuelle. Plus intime encore, on peut alors observer aussi sur le postérieur le même collier de boutons de part et d'autre de la vulve. Mais, comme l'animal passe de longs moments assis pour brouter, ce signal reste souvent invisible, et il semble bien que la nature ait prévu de répéter cette précieuse information par un affichage mieux en vue.

Peu à peu, certains individus commencent à dominer leur frayer. Nous avons vite reconnu le petit harem de Marcel, un mâle particulièrement courageux. Avec ses quatre femelles et ses cinq enfants de moins de 2 ans, dont un petit au pelage noir, donc très jeune, Marcel est sans doute un chef encore

tout frais. Nous cherchons en vain sur lui et ses proches des signes particuliers : cicatrices ? colorations du pelage ?... Rien à signaler. Il nous faudra donc reconnaître le harem à sa seule composition, ce qui n'est pas facile. Quand il est isolé sur une paroi abrupte, certains de ses membres sont cachés par le relief et, lorsqu'il est visible au complet sur le plateau, il est souvent mélangé avec les autres harems. Cependant, à force de nous pendre aux basques de Marcel et des siens, nous entrons dans leur intimité. Comme eux, nous grelotons et dégoulinons sous la pluie. La nuit venue, nous nous réchauffons sous nos tentes igloos à la lueur de quelques bougies, en nous pelotonnant dans nos duvets.

De temps à autre, de jeunes bergers et bergères amharas viennent en riant nous regarder souffrir et opérer. Ils

portent juste sur les épaules une sorte de méchant poncho de coton et parfois une peau de mouton. A part ça, ils sont pieds nus et les mollets à l'air. De par-tout, on vient nous voir et aussi nous aider. Daniel Frueh, expert au département de la Faune à Addis, sera notre interprète. Sans lui, nous aurions tremblé aussi de peur devant certains cavaliers altiers armés jusqu'aux dents, qui nous rendent des visites inopinées.

Marcel, lui, exerce son magistère avec sérénité. De plus en plus familier, il se laisse toiletter devant nous par ses femelles. Deux d'entre elles, surtout, passent des heures à chercher des parasites, peaux mortes ou autres débris dans sa fourrure. Chez les singes, c'est beaucoup plus une preuve d'amitié, de tendresse, qu'une activité hygiénique. Marcel s'abandonne avec un évident plaisir à ces attouchements sensuels et sociaux. Plus distantes, les deux femelles sont en revanche très unies, très complices. Mais Marcel n'aime guère qu'elles s'éloignent trop. Il les rameute parfois d'une mimique, d'un cri, d'un simulacre de poursuite. Il est alors aussitôt obéi, signe que son harem est encore réduit et bien contrôlé.

### **Avec l'âge, le mâle voit s'éloigner ses femelles**

Les vieux caïds, eux, ont bien du mal à faire régner la discipline, car leurs concubines sont plus nombreuses, se connaissent depuis plus longtemps et se montrent plus solidaires dans la rébellion. Quand elles sont dispersées, il arrive que le chef s'énerve et charge l'une d'entre elles. L'effrontée va jusqu'à se rebiffer et certaines de ses alliées accourent à son aide en maugréant et montrant les dents. Ainsi, avec l'âge et l'étendue de son empire, le mâle perd paradoxalement de son pouvoir et de sa morgue. De plus en plus complices, les femelles compensent bientôt par leur nombre leur infériorité physique. Peu à peu, disent certains scientifiques, elles tissent plus de liens entre elles qu'avec le « patron », qui finit par être considéré comme un simple géniteur et un garde du corps.

L'âpreté du milieu et de la compétition plaide peu, en effet, pour des amours romantiques. Nous allons le vérifier avec le harem voisin, où deux mâles se partagent le pouvoir dans une orageuse cohabitation. Au fil des observations et des déductions, nous

avons tenté de reconstituer leur histoire, puis filmé les protagonistes. Tséhai, le dominant, le plus âgé, a le petit doigt de la main droite cassé, toujours raide. Marron, son jeune rival, a une petite tâche brune sur le plastron rouge de son poitrail. Arrivé à la force de l'âge, Tséhai possède sûrement son harem depuis quatre ou cinq ans. Ses premières concubines ne respectent déjà plus guère son autorité. Certaines de ses filles, devenues adultes vers 4 ans, ne l'intéressent plus beaucoup, sexuellement parlant. Un jour, du gang des mâles célibataires, est arrivé Marron, un jeune adulte poussé par le désir et, peut-être, une confuse ambition ?

### Le gang des célibataires rôde autour du harem

Manquant encore de culot pour affronter le caïd, Marron a d'abord posé des jalons à la périphérie du harem. Il a créé des liens avec les jeunes femelles que leur père délaisse un peu, en se présentant pour les toiletter. Il prend maintenant leur défense lorsque Tséhai les morigène. Lorsqu'elles viennent en chaleur, il est le premier à s'accoupler avec elles, car les grands mâles répugnent, en général, à copuler avec leurs filles. Il est évident que tout ce manège porte atteinte à l'hégémonie du caïd. Souvent, ce dernier essaie de repousser le jeune intrigant. Parfois, une bagarre éclate. Les deux rivaux s'escriment alors de leurs puissantes mâchoires, mais généralement sans se blesser. Aux yeux des profanes, ces scènes pourraient rappeler de récentes péripéties de la politique-spectacle. Les zoologues, eux, évitent ces analogies, mais ne peuvent s'empêcher de remarquer chez les cousins primates de l'homme des tactiques et des stratégies que ne renierait pas Machiavel.

La mystérieuse scène décrite au début de cet article relevait précisément de ce procédé qui consiste, lorsque deux mâles s'affrontent, à employer un enfant comme otage, argument et moyen de pression. Ainsi, la plupart du temps, Marron, l'arriviste, bat en retraite lorsque Tséhai, le despote, le repousse. Mais il arrive qu'un petit se jette alors sur le dos ou le ventre du jeune prétendant en criant et en s'accrochant à sa fourrure. Aussitôt, fort de son fardeau, Marron devient plus agressif et relève sa queue en signe de confiance. Le faible enfant qu'il affecte

de défendre semble à la fois l'exciter et lui donner du courage. De plus, il s'agit forcément d'un enfant de Tséhai. En l'exposant aux coups, Marron ne peut que dissuader son père. D'autre part, ce dernier redoutera une intervention de la mère du petit en cas d'attaque trop poussée. D'aucuns verraient volontiers dans cet affrontement le choc du démagogue et de l'homme d'Etat... N'empêche qu'un jour on les a vus,

chercher la bagarre. Voilà qu'ils rôdent aux abords du harem. Tséhai montre son mécontentement en relevant les sourcils, dévoilant ainsi ses paupières roses contrastées sur la peau noire. Un jeune mâle adulte s'obstine à serrer de près les femelles. Tséhai, furibard, s'avance vers lui, menaçant de la voix et du geste. Le gang tout entier riposte en chargeant Tséhai, qui fait machine arrière. Les agresseurs poursuivent le

## SEPTIEME ART CHEZ LES PRIMATES



**D**ans la pluie et le brouillard, le cinéaste Gérard Vienne et Jean-Yves Collet ont connu des conditions de tournage difficiles, mais ont été heureusement aidés par la direction éthiopienne de la Faune sauvage. Ils ont embauché sur place des montagnards (ci-dessus) comme

assistants. Les prises de vue ont conduit l'équipe sur trois continents. Le long métrage «Orang-Hutan» présentera aussi les gorilles du Rwanda, les chimpanzés de Gambie, les macaques du Japon, les orangs-outans d'Indonésie, les ouistitis, oukaris, tamarins et muriquis du Brésil, etc.

Le film se veut d'abord une œuvre d'art au service de l'émotion. Plus pédagogique, un livre sera publié aux Editions Hatier et une série télévisée diffusée sur Antenne 2. Vétérinaire et primatologue, notre auteur Jean-Yves Collet est le conseiller et l'assistant de Gérard Vienne.

main dans la main, défendre au mieux leurs intérêts face à une attaque du gang des célibataires, comme un président et son Premier ministre dans une rencontre de politique étrangère !

Le gang des célibataires rassemble huit mâles adolescents et deux jeunes adultes. Toujours entre eux, ils se toiletent mutuellement, simulent des accouplements et ne s'agressent pratiquement jamais. Face aux autres groupes, en revanche, ils semblent sans cesse

vieux caïd en détresse. Soudain, déboule Marron qui fonce dans le tas, semant dans le gang une pagaille de cris et de mouvements désordonnés. Les plus jeunes s'affolent et, vingt secondes plus tard, tous cèdent la place. Tséhai et Marron sont-ils donc devenus amis ? Sûrement pas, ils ont chacun défendu indépendamment leurs femelles.

Les célibataires harcèlent volontiers les mâles titulaires d'un harem, comme pour les tester, détecter les plus faibles,



*Grignotant quelques graines entre ses doigts, ce mâle adulte semble plongé dans une méditation. Ce primate semble en effet très réfléchi pour un herbivore. Certes, il n'a pas à traquer ou piéger le gibier comme un carnassier, mais son intelligence s'exerce dans la compétition sociale : capable de calcul, le gélada sait jauger un rival, l'esquiver ou l'affronter, selon qu'il est fort ou faible, et séduire ses partisans.*

## ***Il est capable de préméditation***

qui sont souvent les plus vieux. Un jour ou l'autre, le leader des célibataires lancera seul une attaque contre un patriarche affaibli pour le détrôner. Mais il l'aura d'abord harcelé, poussé à le chasser, puis à le combattre. Dans ces corps à corps décisifs, les blessures sont fréquentes. Il arrive alors que le vieux mâle utilise aussi un jeune enfant comme « tampon agressif ». Exposant au danger sa propre progéniture, il n'en manifeste que mieux sa détermination ! En outre, si l'incident s'aggrave, il peut compter sur la mère du petit. Entre deux attaques, le caïd ne manque pas de câliner ses femelles, comme pour se rassurer et les fidéliser. Au bout de quelques jours, le vieux mâle se fatigue quand même et le jeune s'enhardit, espace ses agressions pour s'intéresser de

plus près aux femelles. Nullement impliquées dans les rixes, celles-ci sont restées discrètement attentives. Un jour, l'une d'elles accepte le jeune mâle et, le plus souvent, les autres l'imitent. Alors, le coup d'Etat est réussi. Le vieux caïd n'a plus qu'à prendre sa retraite à la périphérie de son ancien harem, car ses concubines l'ont définitivement abandonné et le nouveau seigneur le repousse sans pitié.

On l'a vu, la stratégie consiste tout d'abord à détecter le chef affaibli, puis à l'épuiser, enfin, à pousser son avantage auprès des femelles. Ce sont elles qui « élisent » en fait le vainqueur d'un coup d'Etat ; généralement, au bout de trois jours d'hostilités. Le succès est plus rapide lorsque le caïd est âgé, malade ou blessé. L'échec est fréquent

lorsque le jeune agresseur manque encore de force ou d'expérience. Les spécialistes supposent que les jeunes mâles restés peu de temps au gang des célibataires optent plutôt pour une longue « cohabitation belliqueuse ». C'est le cas de Marron, qui guette sa chance auprès de Tchéai. Ceux qui s'attardent plus longtemps dans le gang opteraient plutôt pour une prise du pouvoir éclair. Plus mûrs et plus forts, ils ont aussi perdu la patience d'attendre, de faire des courbettes aux femelles pendant deux ou trois ans, tout en esquivant le courroux de leur maître grincheux. Ceux-là sont plus dangereux, car ils veulent tout, tout de suite !

### **Les géladas sont un peu plus doux que les gorilles**

Après le changement de pouvoir, vient l'état de grâce. Le nouveau dominant passe, d'un coup, de zéro à quatre ou cinq femelles. Il multiplie alors les inspections de son harem, surtout les inspections sexuelles, mais se contente d'abord de simuler des accouplements. Certaines s'y prêtent d'emblée. Mais les femelles allaitantes ou gravides sont très réticentes. Etrangement, les femelles bien disposées à l'égard du nouveau venu reviennent très vite en chaleur. Celles qui ont des petits reprennent leur cycle neuf à dix mois après la mise bas, au lieu de dix-huit mois d'ordinaire. Quant aux femelles en gestation, nombreuses sont celles qui avortent et se retrouvent en chaleur dès les jours suivants. Les géladas ont donc une pratique un peu plus douce que les gorilles ou les langurs, chez qui les nouveaux chefs de harem pratiquent l'infanticide après le coup d'Etat. Ainsi, ils obtiennent plus vite des femelles sexuellement réceptives et peuvent au plus tôt engendrer une progéniture qui perpétuera leurs gènes. Grâce au retour en chaleur automatique de la plupart des femelles, les géladas subissent donc moins de frustrations et n'ont pas à recourir au meurtre.

Six semaines après notre arrivée, plusieurs harems nous ont adoptés, c'est-à-dire qu'ils nous ignorent superbement. Certains jeunes viennent jouer si près de nous qu'on pourrait les toucher en tendant le bras. Ils virevoltent, insouciant, sur la pelouse. On ne peut s'empêcher parfois de penser à leur avenir, comme s'il s'agissait de petits d'hommes. L'éthologiste britannique

Robin Dunbar a montré que, dès le très jeune âge, les mâles et les femelles s'orientent vers les comportements adultes de leur sexe. Avant 3 ans, les petites femelles ne jouent pas seulement entre elles, mais cajolent volontiers les nourrissons. Vers 3 ans, à la puberté, elles cherchent à porter les bébés. Il semble qu'elles se forment ainsi à leur futur rôle de mère. Lors de leurs premières chaleurs, elles s'intéressent délibérément au chef du harem, leur père, qui, lui, les boude plutôt.

Cette réticence à l'inceste permet d'éviter la consanguinité. Mais l'adolescente ainsi frustrée sera un ferment de division. Elles se tournera naturellement vers le prétendant, s'il y a cohabitation dans le harem. Le plus souvent, elle changera carrément de harem. Une fois bien attachée à un mâle, il est rare qu'elle le quitte. Elle nouera avec les autres femelles des liens très forts, qui font la véritable cohésion du groupe. Car le mâle a beau être grand, fort et intelligent, les vraies clefs du pouvoir sont en des mains féminines : n'est-ce pas le sexe dit faible qui décide du vainqueur d'un tournoi ?

**Dis donc, ta  
vie de singe a-t-elle  
un sens ?**

Or, ce vainqueur ne connaît pas une vie pavée de roses. Il a certes passé une enfance insouciant (jusqu'à 3 ans) à musarder avec d'autres petits diables froussards. La nuit venue, et à la moindre alerte, chacun se réfugiait dans le giron maternel. A partir de 3 ans, ils ont fréquenté de plus en plus le club des célibataires, dont ils deviennent membres permanents vers 4 ou 5 ans. Pendant deux ou trois années, ils restent confinés à cette confrérie masculine. Ils ne peuvent approcher les femelles qu'en affrontant ou en côtoyant un chef de harem irascible.

Au sommet de sa forme, le nouveau caïd ne jouira que peu d'années de ses privilèges. Bien vite, ses femelles deviennent indociles, et un jeune prétendant se faufile auprès d'elles, exploitant frustrations et tensions. Après deux ou trois années de cohabitation orageuse, il emmène une partie des femelles. Un autre prétendant lui succède, puis un autre... Vers 12 ans, le caïd vieillissant est finalement renversé pour de bon par un jeune adulte, et tout son harem lui échappe. A la moindre velléité de reprendre contact, le vieux sera repoussé

*C'est sur la vigilance et l'agressivité du mâle gélada que repose la sécurité du harem. Il se dépense beaucoup pour conquérir un pouvoir aussi fragile qu'épuisant, alors que les femelles (ci-dessous) s'attachent surtout à leurs petits. Très liées entre elles, elles quitteront leur vieux chef pour un jeune.*



**Le grand mâle finit toujours seul**

ou corrigé sans ménagement par son supérieur. A nos yeux humains et masculins, le sort du mâle gélada n'apparaît guère enviable. Fleuron de la phallogocratie, il passe sa vie à haïr les autres mâles pour conquérir ou conserver des femelles qui le délaissent puis le trahissent. Celles-ci vivent au contraire dans l'amitié et la complicité, et se serrent les coudes contre le mâle trop exigeant...

Vision trop humaine, anthropocentrique et superficielle. Les géladas, eux, vivent leurs mœurs avec passion, avec calcul, mais sans recul, tandis que nous, naturalistes, croyons les observer avec l'objectivité d'un biochimiste devant une molécule. Mais c'est presque im-

possible, ils nous ressemblent trop. Cette parenté nous inquiète. Quand je croise le regard si vif et discriminatoire d'un jeune caïd, tout biologiste que je suis, j'ai envie de lui poser une seule question : « Dis donc, Marcel, ta vie a-t-elle un sens ? Et qu'est-ce qu'on ressent quand on est gélada ? » Sur le promontoire de Debre Sina, Marcel, assis sur son séant, croque ses herbes favorites, sans cesser de surveiller ses femelles du coin de l'œil. Au loin, un bébé crie. Marcel tourne la tête pour observer une nouvelle algarade entre ses voisins Tséhai et Marron. Il semble trouver tout cela passionnant, palpitant. Sur sa poitrine, un double cœur rutilant au couchant. Jean-Yves Collet □